Serge Collinet

RUGBY AU CŒUR

Les Braqueboys

RÉCIT

Editions Passiflore

Serge Collinet

Rugby au cœur

Les Braqueboys

récit

Editions Passiflore

Lundi 1er septembre, 8 h 45
Monsieur Éponyme

Simon raconte.

J'ai marché vingt minutes depuis le métro Maison-Blanche pour rejoindre la rue Brillat-Savarin. Il doit y avoir plus court, mais voici le collège Georges Braque où je suis affecté pour la rentrée scolaire.

Après le CAPEPS, j'ai enseigné un an au lycée militaire de Saint-Cyr, une bonne expérience pour un professeur d'éducation physique.

Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il n'y a aucune ressemblance entre les deux établissements.

Le lycée militaire était impressionnant avec son architecture du XVIIe, ses hectares d'espaces verts, terrains de rugby, foot, piscine, gymnase, salle de musculation, stand de tir, salle d'armes…

Le petit collège Georges Braque semble étouffer au milieu des immeubles. Il n'est pas très haut, trois étages, et sa couleur brun-rouge ne lui donne pas un aspect joyeux.

Qu'y a-t-il comme installations sportives à l'intérieur ? Un gymnase derrière l'étroite façade, ou en entresol, comme parfois ? Les installations à Paris sont le problème numéro un pour les enseignants d'éducation physique.

Je suis très en avance, je fais un tour de quartier. Le hasard me conduit rue de l'Amiral-Mouchez. La devanture d'un restaurant affiche une grande photo de Coluche.

J'arrête un passant :

— Bonjour, il est bien ce restau ?

— Oui, super, le patron était un copain de Coluche qui habitait pas loin, près du parc Montsouris, rue Gazan.

Me voilà parti vers le parc Montsouris pour voir la maison de cet « enfoiré » qui mettait de si belles fessées aux politiques et nous faisait tellement rire.

Tout en me rappelant quelques bonnes tirades du comique, je monte les quelques escaliers de la rue Lemaignan. Le parc semble immense. J'y pénètre et tombe sous le charme de ce magnifique écrin.

— Bonjour, savez-vous où est la maison de Coluche s'il vous plaît ?

— Sûrement près de la place éponyme, mon cher… c'est derrière vous, à l'opposé, me répond un passant d'un air hautain, voire dédaigneux.

— Éponyme ?

— Oui monsieur, éponyme.

— Éponyme ? Éponyme ? Est-ce que j'ai une gueule d'Éponyme ?

C'est sorti tout seul, je n'ai pas pu m'en empêcher.

— Ah ! Arletty et Jouvet dans *Hôtel du Nord*, toute ma jeunesse ! intervient une mamie appuyée sur une canne alors que le passant s'éloigne dans un haussement d'épaules. « T'es plutôt beau mec. Par terre, on s'dispute, mais au lit, on s'explique et sur l'oreiller on s'comprend », déclame-t-elle en imitant la gouaille des titis parisiens, une lueur malicieuse dans les yeux. Y'a tout dans cette tirade, jeune homme, c'est juste avant « Atmosphère ? Atmosphère ? Est-ce que j'ai une gueule d'atmosphère ? » Et non, pas du tout, la maison de Coluche n'est pas près de la place

Coluche, elle est dans la rue Gazan. Imaginez que le plus jeune de ses fils, Marius, était dans la même classe que mon petit-fils Gérard. Un sacré mariole, un vrai clown à ce qu'il paraît…

« Prenez la prochaine sortie du parc par les escaliers et partez vers la gauche. C'est une grande maison en briques rouges, impossible à rater.

Gérard… tu parles d'un prénom pour un gamin de cette génération. Ce n'est pas un cadeau. Ça me fait penser au Gérard d'un sketch de Coluche justement. Le père alcoolique reproche à son fils de fumer du « hackik » avec les « biknik ». Je remercie la mamie et accélère le pas pour trouver la sortie. Après la descente j'arrive à une intersection entre la rue Gazan, qui repart vers le collège Georges Braque, et la rue de la Cité-Universitaire. À deux cents mètres j'aperçois la maison. Habillée de briques rouges, on dirait une maison du Nord.

Elle est triste et austère avec ses volets fermés, elle semble inoccupée. Je repense à cet accident bête, qui a emporté le créateur des Restos du Cœur. J'ai vu l'endroit à Opio, près de Grasse. Ça m'a fait quelque chose.

Les immeubles sont très cossus aux abords du parc Montsouris. Certains sont pourvus de verrières aux dimensions impressionnantes, il y a des duplex immenses qui doivent avoisiner les 200 m^2.

Aucune ressemblance avec le passage Ramey dans le 18e où j'ai trouvé un 20 m^2 qui va manger plus de la moitié de ma paye.

La population paraît très bourgeoise, le collège Braque doit être assez tranquille dans un quartier pareil. Je crois que l'Éducation nationale a décidé de mettre les profs débutants dans des zones sans trop de problèmes.

Il est déjà 9 h 50, je vais éviter d'être en retard. J'accélère le pas vers l'établissement.

Lundi 1er septembre, 10 h, collège Georges Braque
La plénière

Simon raconte.

Dans le réfectoire, une cinquantaine de chaises font face à une estrade où sont assis le conseiller principal d'éducation, l'intendante, le principal adjoint et la principale.

Les enseignants sont déjà en place. La première rangée est vide, personne n'a voulu être en première ligne.

Spontanément, des enseignants m'accueillent.

La principale interrompt cette prise de contact.

— Bonjour à toutes et tous, chers collègues, je suis madame Salmon, principale du collège, à ma droite monsieur Cerviotti, conseiller principal d'éducation, à ma gauche monsieur Rossi, mon adjoint, et en bout de table madame Fritz, notre intendante. Cette année, nous accueillons quatorze nouveaux collègues. Je leur souhaite la bienvenue et espère qu'ils s'intégreront parfaitement dans notre petit collège.

« Je vais vous présenter les grands axes du projet d'établissement. Nous avons une population très hétérogène où se côtoient des jeunes de milieux très différents. Ici rien n'est tout blanc ou tout noir.

— Sauf certains élèves, chuchote quelqu'un derrière moi, avant d'étouffer un rire.

La carte scolaire est à cheval sur deux zones : le parc Montsouris et ses alentours dans le 14e arrondissement et deux cités, un peu moins gâtées, la Brillat-Savarin vers la place de Rungis et l'Amiral Mouchez en remontant vers la porte de Gentilly.

Je me dis que je n'ai vu que le « bon » côté du quartier. Il faudra que j'aille faire un tour du côté « obscur ».

— Dans l'ensemble tout le monde vit bien ensemble, poursuit la principale.

— Tu parles, murmure un enseignant devant moi, elle s'arrange surtout pour qu'ils ne soient pas dans les mêmes classes, des fois que ça effraie les petits bourgeois et qu'ils se sauvent dans le privé. Tu parles d'un collège unique…

— Monsieur Slavneff, veuillez ne pas commencer l'année en parlant en même temps que moi, ou alors demandez la parole.

— Justement, merci de me la donner, madame la Principale. Je disais que vous parlez d'hétérogénéité et de bien-vivre ensemble. Ici, on est plutôt dans le « vivre à côté », la mixité sociale n'existe pas et du coup on a deux populations qui s'ignorent, dans le meilleur des cas, ou qui se détestent dans le pire. En tout cas qui ne vivent pas ensemble, ça c'est sûr…

Un brouhaha emplit le réfectoire. Chacun y va de son petit commentaire.

Je perçois clairement que l'ambiance n'est pas sereine.

Je me tourne vers mes collègues d'EPS :

— On doit se voir ? Il y a des trucs à préparer ?

— Non, me répond Propof, je suis venu hier pour gonfler les ballons et j'avais mis les chasubles au lavage en juin. Il faut juste prendre dix minutes pour répartir les installations attribuées par le rectorat. Tu vas voir, ici on fait beaucoup de marche à pied, on n'a rien dans le collège à part la cour avec deux terrains de basket et un hall dans lequel on peut installer huit tables de tennis de table. On va te montrer la salle des profs d'EPS et l'endroit où on stocke le matériel. Si tu viens en voiture, n'oublie pas de demander un « bip » pour ouvrir le garage.

— Un bon conseil, tu rentres chez toi, tu profites de ton week-end parce que tu vas voir : ici c'est pas l'enfer, c'est pas le paradis, mais il faut être en forme, et surtout bien réussir ta prise en main des élèves.

Mardi 2 septembre
La rentrée

Jérôme raconte.

C'est toujours avec excitation et appréhension qu'on aborde la rentrée des classes. Pour moi, ç'a toujours été un moment sympa, je retrouve mes copains.

Contrairement à mes potes, je ne suis pas très sensible aux enseignants que j'ai, même si je les apprécie plus ou moins.

Quand la porte s'ouvre, nous sommes quelques dizaines d'élèves de troisième à pénétrer dans le bahut sous l'œil sévère de monsieur Cerviotti, qui fait enlever les casquettes interdites.

Le CPE est redouté dans le collège.

Il n'a pas besoin d'élever la voix, il a cette autorité naturelle qui en impose aux ados.

Qualité principale que nous, élèves, on demande aux profs. Ceux qui n'ont pas d'autorité ne sont pas respectés.

Il faut dire que le collège est un peu agité. Braque n'est pas un ghetto comme les reportages en montrent parfois dans le 9-3, mais on a quelques copains qui vivent dans deux cités toutes proches où seuls ceux qui y vivent pénètrent.

Cerviotti fait l'appel.

Il manque ceux qui sont partis « au bled », comme ils disent, tout simplement parce que le billet d'avion ou de bateau est bien moins cher deux ou trois jours après la rentrée.

C'est à nous, les troisièmes C.

— Troisièmes C, avec monsieur Duroc, vous irez en salle B11, lance Cerviotti.

C'est un nouveau, Duroc. Il est jeune. Je dirais vingt-cinq ans. Il est grand et a l'air vraiment sportif, pas comme Fouquet, notre ancien prof d'éducation physique qui sentait le tabac à plein nez.

L'appel est fait et il n'y a pas grand-chose de nouveau dans la classe : un grand Mustapha nous rejoint avec un dénommé Tristan. Ils ont l'air sympa. Gilibert Pichon se jette sur moi :

— Ça fait trop plaisir d'être avec toi Jérôme, trop plaisir.

Je l'aime bien, il est en difficulté scolaire, mais avec les copains on essaie de l'aider. Il a du mal à mémoriser, mais il est courageux et il s'accroche. Tout de même l'année dernière, stressé, il a récité sa version des conjonctions de coordination : « Mais où est donc mon Ricard ? » La prof lui a mis la moyenne. Il a même eu les encouragements au troisième trimestre. C'est un bon gars. Officiellement Gilibert c'est un prénom picard, mais en fait il m'a donné la vraie version, elle est secrète :

— Ben mon père, quand il m'a déclaré à la mairie, il était rond comme une queue de pelle cause qu'il fêtait ma naissance, il s'est mélangé et il a écrit Gilibert au lieu de Gilbert, comme mon grand-père. C'est pour ça. Après tu peux plus changer ton nom qu'ils ont dit à la mairie. Ma mère, elle a voulu le tuer. Pichon par contre c'est vrai c'est du picard : ça veut dire poisson. D'toutes façons, vous autres vous m'appelez Gigi. J'aime mieux.

Charles est parti, bon débarras. On l'avait surnommé « du snob », toujours à la ramener avec ses fringues de marque, les voitures de son père, le salaire de ses parents.

Au passage de notre classe devant les deux profs qui restent et des personnes de l'administration, la prof d'espagnol lâche à sa voisine :

— Il ne va pas se marrer le jeune collègue avec cette bande de zozos. Cette troisième C n'a rien à voir avec celle de l'année dernière. On voit que ceux qui ont constitué la classe ne vont pas se la fader. Les troisièmes, avec leurs hormones, c'est pas simple à gérer.

— Monsieur Duroc ! Je passe dans vingt minutes pour la piqûre de rappel sur le règlement et attribuer les casiers, crie Cerviotti, alors que nous sommes déjà dans l'escalier.

Lundi 15 septembre
L'ambiance

Simon raconte.

Depuis mon arrivée, j'entends beaucoup de plaintes. C'est vrai que l'ambiance n'est pas bonne dans ce petit collège.

Il y a des clans. J'observe ça depuis la salle des profs quand je regarde les matchs de foot improvisés dans la cour. Les équipes sont « typées ». La sélection du Maghreb est souvent opposée à celle de l'Europe. Ceux qui ont les maillots de l'Algérie, de la Tunisie ou du Maroc sont opposés à ceux qui ont les maillots de la France, du Portugal ou de la Mannschaft, même s'il n'y a pas d'Allemands au collège.

Les parties dégénèrent pour un rien : un coup d'épaule, une main non assumée ou une simulation balourde. Les joueurs des deux équipes s'insultent. Un surveillant arrive, confisque le ballon et se retrouve entouré par les adversaires réconciliés pour la même cause : récupérer la balle et reprendre la finale de la coupe du monde du collège. Les ennemis de mon ennemi deviennent mes amis.

J'entends des remarques sur les gaulois, les renois, les reubeus, les portos, les clandés qui me dérangent. La semaine dernière il y a eu une bagarre entre deux groupes d'élèves de troisième : les gaulois contre les autres. Ça me choque. C'est navrant.

— C'est comme ça, on n'y peut rien, m'a dit un collègue de lettres à qui j'en parlais.

— On n'y peut rien ? ai-je demandé.

— Ben non, mais t'inquiète, c'est très ritualisé tout ça. Ça ne va jamais très loin.

— Ah ? Alors on attend qu'un môme prenne un sale coup ou que ça dégénère gravement pour s'en occuper ?

— Tu t'y feras, t'inquiète, ça fait plus de bruit que de mal et, de toi à moi, ils se défoulent et nous fichent la paix en cours. Tu connais le processus de la catharsis ? Du grec ancien katharsis, qui signifie nettoyage, purification.

— Oui, j'ai étudié ça en psycho à la fac, mais tu sais que c'est faux ?

— C'est faux ?

— Oui c'est faux. Il n'y a pas un réservoir d'agressivité qu'on viderait grâce à un robinet à violence. L'idée selon laquelle un individu va éliminer son agressivité grâce à telle ou telle activité est fausse.

— Enfin, on le constate tous les jours.

— Pourtant des expériences ont prouvé le contraire. Par exemple, un chercheur a comparé deux groupes d'élèves : le premier a pratiqué de la lutte et le second une activité plus neutre ou, plutôt moins « cathartique ».

— Et ?

— Et c'est le groupe des lutteurs qui a manifesté le plus d'agressivité.

— Non ?

— Si ! C'est parce que la lutte a levé des inhibitions et « banalisé » la violence. Quand des élèves se battent dans la cour en toute impunité, et même avec ta bénédiction, on a de fortes chances pour qu'ils se battent partout ensuite, y compris dans tes cours.

Les enseignants sont tendus, à cran. Les incivilités, les provocations, les petits ou gros dérapages les usent. Une stagiaire a démissionné. Elle pleurait tous les jours en salle des profs. Triste. Surtout si personne ne l'avait prévenue qu'en fonction de son affectation ça pourrait être dur, très dur. Le ministère a affirmé que les jeunes profs ne seraient plus affectés dans des collèges « sensibles ». On dit « sensibles » au lieu de « hards » ou « coupe-

gorges ». Ce n'est que quand tu as de l'ancienneté que tu peux demander des établissements corrects. Alors qui va utiliser ses points pour demander un bahut difficile ?

L'ambiance n'est pas bonne, les gamins ont peu de repères, certains adultes ont abdiqué. Mais les élèves n'ont pas mauvais fond, beaucoup ont de l'énergie à revendre et de sacrées qualités physiques. Il faut trouver une solution.

Il faut tenter quelque chose. J'ai bien une idée, mais elle ne va pas être simple à faire passer.

Jeudi 18 septembre
Faire du rugby

Simon raconte.

J'ai demandé un rendez-vous à la cheffe d'établissement pour exposer mon projet éducatif basé sur le rugby. Je suis persuadé que ce sport, avec ses valeurs et les expériences humaines qu'il génère, peut aider nos élèves.

Seulement, il n'y a pas de « culture rugby » au collège Georges Braque, dans lequel le seul sport collectif pratiqué est le volley. Il va falloir être convaincant.

Je frappe à la porte de madame Salmon.

— Entrez !

J'entre donc dans son grand bureau un peu froid.

— Bonjour monsieur Duroc, comment allez-vous ? me demande-t-elle poliment.

— Bonjour madame la Principale, je vais très bien, merci.

— Parfait, asseyez-vous et dites-moi ce qui vous amène. Mais avant, comment vous êtes-vous intégré au collège, vos collègues vous ont-ils bien accueilli ?

— Oui, très bien, ils sont plutôt sympathiques, merci.

— Ah ça, ce sont les sportifs, bon état d'esprit, toujours solidaires et soudés. Une vraie équipe en EPS, pas comme les autres matières où ça se dispute toujours, en particulier pour avoir les bonnes classes et les bons emplois du temps. D'ailleurs, les professeurs d'EPS viennent toujours ensemble dans mon bureau, il est assez rare qu'on me demande un rendez-vous individuel. Quelque chose ne va pas ?

— Si, tout va très bien, je souhaite juste vous proposer une expérience éducative.

— Une expérience ? Je vous écoute…

— Il est évident que nous avons au collège une population assez hétérogène avec, en particulier, quelques garçons qui posent des problèmes à la communauté éducative. Il y a des incivilités, de l'indiscipline chronique et de la violence. Pourtant on perçoit clairement que nous n'avons pas affaire à des voyous.

— Ah… coupe la principale, visiblement amusée, et nous avons affaire à qui selon vous ?

— Nous avons affaire à des ados qui n'ont pas de repères, pas vraiment de valeurs et dont les seules figures de référence sont « les grands », comme ils les appellent.

— Ah, les fameux « grands frères »…

— Oui, les fameux grands-frères qui ne jouent que très rarement le rôle positif qui leur est parfois attribué. Deux élèves m'ont dit qu'au 83 AM, c'est-à-dire…

— Oui, je connais la cité du 83 avenue de l'Amiral Mouchez, me coupe-t-elle.

— Ils m'ont donc dit qu'on leur a proposé de « chouffer » pour cinquante euros par jour. Ce n'est pas compliqué, il suffit d'être assis sur l'un des bancs à l'entrée et de signaler avec un téléphone portable toute chose anormale, nouveau visage ou voiture inconnue.

— Oui, je connais le système.

— Et puis il y a aussi quelque chose qui me dérange beaucoup plus. Vous savez qu'il y a des clans qui se forment à chaque récréation : les « gaulois », les « reubeus », les « renois ». À dire vrai je trouve ça choquant et très grave. Ce n'est pas la vision que j'ai de la société et on ne doit pas accepter ça.

— Accepter quoi, précisément ?

— Accepter que les gens s'enferment dans leur couleur, leur origine, leur religion ou tout autre chose. Il faut lutter contre ça. Il faut briser les barrières que les gamins dressent entre eux ou que d'autres leur font dresser.

— C'est vrai, mais vous savez qu'ils ne vivent pas ensemble non plus hors du collège. Nous avons une population très hétérogène et on ne peut pas forcer les gens à s'aimer, n'est-ce pas ?

Je crois qu'elle me teste.

— À s'aimer peut-être pas, mais à se respecter, à tolérer autrui avec ses différences, oui. Je crois que si on lançait une équipe de rugby, on pourrait sans doute aider ces garçons à se connaître et à se respecter. On pourrait aussi leur transmettre des valeurs et des repères. C'est un sport exigeant, avec une dimension combat qui nécessite une forte solidarité, de l'entraide, de la coopération, mais aussi de la loyauté. J'observe les élèves depuis le début de l'année, ça ne fait que trois semaines, je vois de beaux gabarits, de l'énergie. Ne vous semble-t-il pas que cette énergie serait utilisée et canalisée au rugby ?

— Peut-être, mais pourquoi plus qu'au volley où nous avons gagné une coupe l'année dernière ?

— Parce qu'au volley on n'a pas la dimension combat comme au rugby, l'adversaire est derrière un filet.

— Faites du judo alors…

C'est sûr maintenant : elle me teste. Je crois même qu'elle s'amuse.

— Au judo, comme en boxe ou en lutte, il n'y a pas la dimension collective. C'est là que réside la spécificité du rugby : c'est un sport de combat collectif ou collectif de combat, on a deux ingrédients indissociables et hyper éducatifs. D'abord, le combat rend respectueux et forge un caractère tout en rendant humble, car on finit toujours par tomber sur plus fort que soi. Ensuite le collectif qui ne laisse pas de place à l'individualisme et pousse à penser équipe et pas nombril.

« Je ne veux pas vous embêter avec des aspects techniques, mais au rugby on n'a pas le droit de passer le ballon vers l'avant. On doit avancer en se faisant des passes derrière. Cela signifie que celui qui porte la balle est seul au front face à quinze adversaires et que ses coéquipiers sont derrière en soutien. Sans eux, il est fichu, et ceux qui sont derrière sont responsables de leur copain. Ça n'existe nulle part ailleurs.

— Je vois, ou tout au moins j'imagine, vous n'êtes pas très gros pour faire ce sport pourtant, relance-t-elle.

— C'est vrai, c'est aussi l'intérêt du rugby, quel que soit votre gabarit il y a un poste pour vous : certains portent le piano, d'autres en jouent, certains percutent et poussent, d'autres se faufilent et contournent.

Un court silence s'installe dans le bureau.

— Si nous lançons le rugby au collège, ça impliquerait quoi comme contraintes particulières ou comme frais ?

— Pas grand-chose, on pourra facilement faire des entraînements dans la cour et on trouvera bien un morceau de pelouse. J'ai vu aussi que le gymnase Glacière derrière le collège est libre tous les midis.

— Cela concernerait combien de garçons ?

— Il en faudrait une bonne vingtaine. Il y en a déjà dix, peut-être douze, dans ma classe de troisième, qui sont intéressés.

— Une vingtaine, ce serait un bon début.

— Oui, et on aurait la cour et un gymnase pour s'entraîner presque tous les jours.

— Tous les jours ? Ça fait beaucoup ça. Je n'ai pas les moyens de vous payer. Vous savez que la dotation horaire est très tendue.

— C'est sans importance. On tente l'expérience et si ça fonctionne on demandera des moyens l'année prochaine. J'ai regardé les textes : on pourrait ouvrir une classe à horaires aménagés rugby. Au moins à titre expérimental.

— Ah ? Comme pour ce qui se fait en musique dans certains établissements ?

— Oui, tout à fait.

— Eh bien, on va tenter l'expérience et on verra si votre enthousiasme passe l'hiver.

Je ne cache pas ma joie :

— C'est super, vous verrez, vous ne serez pas déçue.

— Moi non, mais pour vous j'espère que ça ira.

— Merci de m'avoir reçu, je vais passer l'information aux élèves qui m'ont dit être intéressés, ainsi qu'à mes collègues. On va démarrer le plus tôt possible.

Je me lève et salue la principale. Au moment où je mets la main sur la poignée de la porte elle m'interpelle :

— Et puis vous passerez voir l'intendante, je lui laisse un mot : je pense qu'elle va vous trouver une queue de crédit pour acheter des maillots, il faut que nos garçons soient beaux le mercredi si vous parvenez à construire une équipe.

Lundi 22 septembre 10 h
Tu fais l'essai, t'es transformé

Jérôme raconte.

LE RUGBY : TU FAIS L'ESSAI T'ES TRANSFORMÉ

TU ES SPORTIF OU TU VEUX LE DEVENIR :
VIENS ESSAYER LE RUGBY !

RESPECT, COURAGE, SOLIDARITÉ, VAILLANCE :
VIENS ESSAYER LE RUGBY !

TU VEUX VIVRE UNE AVENTURE HUMAINE UNIQUE :
VIENS ESSAYER LE RUGBY !

TU VEUX TE FAIRE DES AMIS :
VIENS ESSAYER LE RUGBY !

GRAND OU PETIT, GROS OU MAIGRE, TU TROUVERAS TA PLACE :
VIENS ESSAYER LE RUGBY !

RENDEZ-VOUS DEVANT LE COLLÈGE VENDREDI À 15 h 30.

L'équipe de rugby du collège.

Les gars ont bien fait les choses. L'affiche sur le tableau de l'association sportive ne passe pas inaperçue. D'abord elle est énorme, un mètre de large sur un mètre cinquante de haut, ensuite elle est très colorée.

Léo, Jacques, Kosta, Michel, qui ont été désignés par le prof d'EPS pour la communication, ont assuré. Ils ont collé des photos de rugby

sur l'affiche, ça attire l'œil. Ce sont des découpages de magazines où l'on voit Ntamack, une touche et une mêlée de l'équipe de France.

Ils ont aussi collé une dizaine d'affichettes similaires aux endroits stratégiques du collège.

Monsieur Duroc nous a aussi demandé de repérer les profils intéressants dans la cour. On a besoin d'effectif et au rugby, il y a de la place pour tous : des petits malins qui se faufilent, des gros balaises qui vont tout droit, des rapides, des lents, des gros, des maigres, des grands, des petits. C'est moins sélectif que le basket ou le volley où les grands sont très avantagés. Les affichettes n'ont pas été griffonnées ou taguées comme le sont les écrits officiels de l'administration ou des associations de parents d'élèves. Peut-être parce que ça vient des élèves justement.

En tout cas, l'opération rugby est lancée.

On en saura plus vendredi.

Vendredi 26 septembre
Premier entraînement clandestin

Jérôme raconte.

À 15 h 30, Simon nous attend devant le collège avec un filet rempli de ballons sur une épaule et un sac plein d'affaires et de plots sur l'autre. À ses pieds est posée une sorte de petite valise.

Léo paraît déçu :

— Bon, y'a que des troisièmes C, l'affichage n'a pas beaucoup fonctionné.

— On n'est pas des troisièmes C, on est des troisièmes A, répondent Jacques, Paul et Andras Kostapoulos.

Jacques est rugbyman, il joue au SCUF et vient parfois au collège avec un maillot noir et blanc. Kostapoulos, qu'on appelle Kosta,

joue aussi. C'est une sacrée masse. En cycle lutte, il a battu tous les quatrièmes l'année passée quand Fouquet, l'ancien prof, a organisé un interclasse. C'est une force de la nature et il joue à Gennevilliers. Il ne s'embarrasse pas avec la diététique et son surnom est autant lié à son repas préféré qu'à son nom : « le Grec ».

— Il y a aussi deux élèves de quatrième qui m'ont promis de venir, ajoute ce dernier : Quentin et Timothée. Tiens, les voilà justement.

Quentin est petit et trapu, Timothée est long et possède des jambes très fines. On leur trouvera bien une place.

Juste derrière eux arrivent Taka et Michel, ce sont des élèves de troisième B. Leur prof a dû les libérer avec un peu de retard. On est dix-neuf. Je crois que Michel joue aussi en club.

— C'est un bon début, lance le prof, qui semble vraiment satisfait. Ça fait un effectif de dix-neuf. Michel, tu prends la trousse à pharmacie, s'il te plaît ?

Tous les copains arrivés, nous partons vers notre premier entraînement. Je détaille l'effectif, il va falloir continuer à prospecter et convaincre. En vingt minutes à pied, nous arrivons devant l'entrée du stade Dalmasso. Simon pose le filet et le grand sac au sol. Je tends l'oreille en direction de la loge :

— Ils sont où tes rugbymans ? demande le gardien.

— Dehors, ils attendent.

— Tu sais que t'es pas sur le planning, j'ai pas le droit de te passer un vestiaire, alors museau, ok ?

— Pas de souci : museau, répète notre coach.

— Prends la 3 et tes gars, ils s'essuient les pieds et ils disent « Bonjour monsieur » quand ils rentrent, et surtout ils ne dégueulassent pas le vestiaire. Tu verrais l'état qu'ils m'ont mis le vestiaire les footeux de Paris V, des dégueulasses. Et tu sais que tu n'as pas le terrain : le terrain je ne peux pas. Question de responsabilité s'il y a un accident. Et puis le directeur il le loue cher, alors s'il apprend que je le prête, c'est Pôle Emploi !

— T'inquiète, on va aller sur la pelouse derrière le bâtiment principal.

— Faudra voir si la sécurité te laisse faire, m'enfin, c'est pas mon problème.

— Tiens, voilà la clé, tu me la rends après.

Dehors, notre prof explique aux copains l'enjeu qu'il y a à être impeccables et à bien respecter le gardien, puis les lieux, parce qu'on nous fait une fleur.

— C'est clair, les gars ? Impeccables, c'est pour pouvoir revenir, sinon ce sera entraînement dans la cour toute l'année, et le béton, c'est pas bon pour le rugby, annonce Mustapha alors que le groupe se dirige vers l'entrée.

Tous semblent avoir compris l'enjeu.

Dix-neuf « Bonjour monsieur » résonnent dans le petit hall à l'intention du gardien qui opine du chef avec la prestance d'un ministre.

— T'as un peu de tout dans ton équipe… t'as même un jaune. Ils jouent au rugby, les jaunes ?

— Lui est franco-japonais, les Japonais sont plus de cent mille licenciés je crois, devant toutes les nations du Royaume-Uni, sauf les Anglais bien sûr.

— Ah bon ? Je croyais que c'était les All Blacks les plus nombreux…

— Non, ils sont bien moins que les Anglais et derrière l'Afrique du Sud, nous et l'Australie je crois… par contre chez eux, c'est une religion.

Dans le vestiaire, ça ne traîne pas, on sent que tous ont envie d'aller toucher du ballon.

L'excitation est palpable.

Léo sort en dernier et donne la clé à Simon qui la restitue au gardien. Au passage, il lui lâche doucement :

— Omar, s'il te plaît, n'utilise pas le mot « jaune » pour qualifier un gamin.

— Ah ? répond ce dernier. C'est pas méchant…

— Je sais, rétorque notre prof, mais moi je leur dis qu'on ne qualifie pas quelqu'un par sa couleur. Ce n'est pas évident de leur apprendre le respect et la tolérance.

— Ouais, t'as raison, convient le gardien, c'est pas méchant, mais c'est pas très correct non plus, moi quand on me traite de gris…

Simon n'en rajoute pas.

Il nous rassemble devant la sortie du stade :

— J'ai récupéré quelques affaires, ce n'est pas du neuf, mais c'est mieux que rien. Servez-vous.

Le grand sac est déballé et ceux qui n'en ont pas prennent une paire de chaussettes, un maillot usagé, mais propre, souvent un peu grand. Les tee-shirts ou sweats sont vite remplacés par de vrais maillots de rugby.

— C'est normal qu'il n'y ait que des 14 ? demande Paul.

C'est vrai, je n'avais pas remarqué, il n'y a que des maillots portant le numéro 14.

— Ce sont mes maillots, répond Simon. J'en ai quelques-uns.

— Ah cool, ça fait une sacrée collection, mais c'est embêtant de ne pas les garder comme souvenir, non ? demande Paul.

— Ils sont mieux sur vos épaules que dans mes tiroirs, répond le coach.

— Il ne faut pas vivre dans le passé, coupe Mustapha, l'important c'est le présent et l'avenir, les gens qui vivent dans le passé ne vivent pas vraiment. Ils sont enterrés vivants dans leur nostalgie.

— Oh lui… l'intello, s'exclame Jimmy, je ne comprends même pas ce qu'il dit…

— Eh, il n'y a pas que des 14, il y a aussi un 17 et un 18, lance Léo avec malice, t'as pas toujours été titulaire Simon…

— Comme tout le monde, confirme l'entraîneur. Willy, tu récupères des bouteilles vides dans le local du foot en haut et tu les amènes ? S'il y a un porte-bouteilles, tu l'empruntes. On y va !

Serge Collinet

Rugby au cœur
Les Braqueboys

« On est un groupe, mais si on veut devenir une équipe, il faut qu'on partage les mêmes valeurs. »

Simon, le coach, et Jérôme, le capitaine, nous content la naissance et la vie d'une équipe de rugby dans un collège réputé difficile du sud de la capitale. Chacun apprend à se connaître et à se dépasser, individuellement et collectivement, en pressant un ballon ovale contre son cœur.

Récit initiatique, plongée dans le quotidien d'un collège parisien, hymne au rugby, manuel d'entraînement, ce livre est avant tout un magnifique guide pour la vie, dans lequel l'émotion et la passion transpirent à chaque page.

Serge Collinet, professeur agrégé d'EPS et fondateur de la section rugby du collège Georges Braque, a notamment révélé le talent de Wesley Fofana, membre des Braqueboys.

Dans cet ouvrage, il retrace de façon romancée les expériences les plus bouleversantes qu'il a vécues en guidant des jeunes vers la réussite, dans le sport comme dans la vie.

22 €

9 782379 460180